

ECRITAU
mag

FLORA TRISTAN



UNE CONSCIENCE DE LA CLASSE OUVRIÈRE

ECRiTAU MAG PRÉSENTE

FLORA TRISTAN, UNE CONSCIENCE DE LA CLASSE
OUVRIÈRE

TEXTE I, BREF APERÇU DU DIX- NEUVIÈME SIÈCLE

Si ce siècle constitue une révolution industrielle, il ne faudrait pas occulter les grands bouleversements humains et socioculturels. Un monde issu de la féodalité s'éteint, un autre le remplace. Ne l'oublions jamais, dans la souffrance des ouvriers et des ouvrières.

Les hommes, les femmes, les utopies

On assiste à un bouleversement, tant au niveau des systèmes socio-économiques, que dans la manière de percevoir les distances, et la notion de temps. Je me suis déjà exprimé sur ce sujet dans quelques-unes de mes précédentes publications.

On ne saurait évoquer ce dix-neuvième siècle, avec sa révolution industrielle, sans citer Karl Marx, Engels, Bakounine, Proudhon. Et des centaines d'autres penseurs participants à ce renouveau.

Chacune de ces personnes élabore les bases qui formeront le monde occidental que l'on connaît actuellement. Le système féodal s'efface, son remplaçant émerge avec force et puissance, la classe

bourgeoise. Deux utopies majeures caractéristiques de ce siècle. L'utopie socialiste, face à celle du libéralisme.

Une transformation dans la souffrance

Le passage de la féodalité vers la bourgeoisie, dans un contexte de révolution industrielle, s'accompagne d'une condition, aussi bien désastreuse, que dégradante pour l'humain. Exploitation par le travail d'ouvriers, d'enfants. Il en résulta, des morts précoces, des handicaps, la paupérisation. L'usage et le recours aux esclaves s'accroissent.

Le dix-neuvième siècle, plus que cela

Les bouleversements du dix-neuvième siècle entraînent la transfiguration de l'humain dans ce qu'il était auparavant. D'artisans, de cultivateurs, de petit propriétaire, il devient salarié prolétaire dans des manufactures. L'apparition progressive de moyens de transport modernes, tels que le train, provoque une appréciation différente et nouvelle de la notion de distance. Il en est, pareillement, de celle du temps.

La nécessité de quitter l'agriculture et le terrain familial pour travailler plus loin dans des usines, représente un début de destruction de la cellule familiale.

Par la suite, ce sera au tour de la femme de s'émanciper. Elle recherche, sa liberté, dans le travail dans les cités.

En ce moment, se produit un bouleversement nouveau, tout aussi important que celui, du dix-neuvième. Cependant, il n'est pas éclatant ni visible. J'en parlerai, prochainement, dans mon essai, vers une Ubérisation de la condition humaine.

Je vous ai proposé un aperçu de ce dix-neuvième siècle, dans lequel vont évoluer les penseurs célèbres tels que, Marx, Engels, Proudhon.

Toutefois, c'est Flora Tristan qui représente l'humanisme, la conscience des ouvriers, des

esclaves et des opprimées. Il temps, de redécouvrir,
cette femme hors du commun.

TEXTE II BIOGRAPHIE SUCCINCTE

Je vous propose de découvrir Flora Tristan, la plus prestigieuse des militants du dix-neuvième siècle.

Elles représentent la conscience des prolétaires, des esclaves, des opprimées. Si elle ne propose pas un système tel que celui de Marx et d'Engels, elle milite pour la dignité des individus.

Elle naît en 1803 à Saint-Mandé, hors mariage, d'une union entre une mère française et un père issu de l'aristocratie péruvienne. Lorsque le père meurt prématurément, la famille rencontre la misère. Flora

Tristan travaille en tant qu'ouvrière coloriste. Elle connaît précocement la condition prolétaire.

Elle se marie avec le graveur André Chazal. Leur union est désastreuse, elle en sera marquée à vie.

En 1825, elle s'évade du domicile conjugal en emmenant ses deux enfants. Sa fille Aline donnera naissance au peintre Gauguin.

En 1826, elle s'installe en Angleterre en tant que dame de compagnie. Elle s'imprègne des idées de Saint-Simon. Son mari rancunier la traque. En 1833, elle part pour le Pérou pour rencontrer sa famille paternelle, mais ce fut une déception. Elle revient à Paris, où elle écrit, ensuite publie, sa première

brochure, *De la nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères*.

Dans cet ouvrage, traumatisée par son expérience personnelle, elle affirme, d'une part l'impératif d'instruire les femmes, d'autre part, la nécessité pour elles de s'unir. Son mari réapparaît pour lui enlever sa fille. Ce ne fut qu'en 1837 que Flora obtient la séparation de corps d'avec son mari.

Elle publie, *Les Pérégrinations d'une paria*. Il s'agit d'un récit autobiographique majeur. Elle revendique cette appellation de paria. Son mari tente de l'assassiner, il est condamné à vingt ans de travaux forcés.

En Angleterre, durant l'été de 1839, elle publie, *Les Promenades dans Londres*. Cet ouvrage fait d'elle une auteure majeure parmi les écrivains sociaux.

Cinq ans avant le Manifeste du parti communiste, elle publie *L'Union ouvrière*.

Dans cet ouvrage, Flora Tristan exprime l'impératif de *l'union universelle des ouvriers et ouvrières qui aurait pour but de constituer la classe ouvrière*.

Avec cette publication, elle représente une personnalité déterminante de l'élan socialiste. En 1844, elle effectue un ensemble de conférences à Bordeaux. La mort la rattrape.

Sa condition de rebelle et de paria constitue l'essence de ce qu'elle est, ainsi que le moteur de son œuvre. Flora Tristan, parce qu'elle connut personnellement la misère ; parce qu'elle connut personnellement le harcèlement, s'engage dans une lutte pour épargner à autrui, ce qu'elle a connu elle-même.

Sa condition d'ouvrière, de travailleuse, d'humiliation, eurent pour conséquence directe qu'elle milita contre l'oppression des ouvriers et des prolétaires.

Dans son combat, elle refuse de dissocier la condition des femmes, avec celle du prolétariat. Elle

déclare, *l'homme le plus opprimé peut opprimer un*

être, qui est sa femme.

TEXTE III, L'UNION UNIVERSELLE DES OUVRIERS ET DES OUVRIÈRES

La phrase, *prolétaire de tous les pays unissez-vous*, est célèbre. Elle traverse les continents, les époques, et les humains. Elle s'affirme en tant que nécessité et étapes premières de l'émancipation de la classe prolétaire. Cependant, on attribue à tort à Karl Marx et à Engels la conception du thème de l'union. C'est à Flora Tristan que revient la grande vertu de l'union des ouvriers.

Tout est dit lorsqu'elle s'adresse aux prolétaires dans son ouvrage, l'union des ouvriers. Sa lettre contient des termes autant simples que prestigieux.

Ouvriers et Ouvrières, écoutez-moi.

Ouvriers, unissez-vous »

Prolétaires, unissez-vous !

Ensuite, elle fait observer aux prolétaires que bien que depuis 25 ans, des hommes intelligents prennent leurs causes, rien ne change dans leurs conditions. La misère, l'ignorance, la dépendance persistent sans s'atténuer. Les discours aussi vertueux fussent-ils, aussi pertinents puissent-ils paraître ne représente que des mots sans le

moindre effet. Flora Tristan a bien compris qu'il appartient aux ouvriers, et uniquement à eux, de prendre leur destin en main.

Or, le jour est venu où il faut agir, et c'est à vous, à vous seuls, qu'il appartient d'agir dans l'intérêt de votre propre cause. — Il y va pour vous de la vie... ou de la mort ! de cette mort horrible qui tue à chaque instant : la misère et la faim !

Contrairement à Karl Marx et à Engels, contrairement à Proudhon et à Bakounine, Flora Tristan sait, que les systèmes aussi brillants puissent-ils être, sont soit dévoyés, soit demeurent ce qu'ils sont, des systèmes sans plus. Le plus important,

pour elle, est que les gens prennent conscience de leurs conditions, de leurs sorts, de leur puissance. Le plus important, que ce soit pour l'esclaves, ou que ce soit encore pour le prolétaire, ne consiste pas en la réclamation de quelques pitiés, mais bien, dans la totale conscience de leur condition d'humains, ainsi que des droits qui lui sont propres.

À l'esclave, elle s'adresse en lui faisant comprendre que son maître n'a aucun droit sur lui. Il devrait comprendre que c'est bien lui, esclave, qui fournit tout au maître.

Flora Tristan enseigne aux opprimés les moyens pour quitter leurs conditions de faiblesse. Ceci passe par l'éducation et la lutte contre l'ignorance.

Flora Tristan ne veut pas bouleverser le monde. Ce qu'elle désire changer, ce sont les individus qui constituent, justement, ce monde. En leur restituant leur dignité dépossédée.

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur cette femme exceptionnelle.

Flora Tristan représente la conscience des ouvriers, des esclaves, et des opprimés. Elle est la créatrice de l'humanisme des persécutés.

Humanisme, non pas en tant que charité que l'on perçoit, mais bien en considérant les opprimés en tant que centre des intérêts.

Même si elle est morte jeune, même si elle a
disparu de manière prématurée, son esprit se
perpétue à travers des femmes exceptionnelles,
telles que, Arlette Laguiller.

EXTRAIT UNION DES OUVRIERS

AUX OUVRIERS ET AUX OUVRIÈRES.

Ouvriers et Ouvrières,

Écoutez-moi :

— Depuis vingt-cinq ans, les hommes les plus intelligents et les plus dévoués ont consacré leur vie à la défense de votre sainte cause^[9] ; ils ont, par des écrits, des discours, des rapports, des mémoires, des enquêtes, des statistiques, signalé, constaté, démontré au Gouvernement et aux riches que la

classe ouvrière est, en l'état actuel des choses,
placée matériellement et moralement dans une
situation intolérable de misère et de douleur ; — ils
ont démontré que, de cet état d'abandon et de
souffrance, il résultait nécessairement que la plupart
des ouvriers, aigris par le malheur, abrutis par
l'ignorance et un travail excédant leurs forces,
devenaient des êtres dangereux pour la société : —
ils ont prouvé au Gouvernement et aux riches que
non seulement la justice et l'humanité imposaient le
devoir de venir au secours des classes ouvrières par
une loi sur l'organisation du travail, mais que même
l'intérêt et la sûreté générale réclamaient
impérieusement cette mesure : — Eh bien ! depuis

vingt-cinq ans, tant de voix éloquentes n'ont pu parvenir à éveiller la sollicitude du Gouvernement sur les dangers que court la société en face de 7 à 8 millions d'ouvriers exaspérés par la souffrance et le désespoir, et dont un grand nombre se trouve placé entre le suicide... ou le vol !...

Ouvriers, que peut-on dire maintenant pour la défense de votre cause ?... Depuis vingt-cinq ans, tout n'a-t-il pas été dit et redit sous toutes les formes jusqu'à satiété ? Il n'y a plus rien à dire, plus rien à écrire, car votre malheureuse position est bien connue de *tous*. Il ne reste qu'une chose à faire : *agir en vertu des droits inscrits dans la Charte.*

Or, le jour est venu où il faut *agir*, et c'est à vous, à *vous seuls*, qu'il appartient d'agir dans l'intérêt de votre propre cause. — Il y va pour vous de la vie... ou de la mort ! de cette mort horrible qui tue à chaque instant : la *misère* et la *faim* !

Ouvriers, cessez donc d'attendre plus longtemps l'intervention qu'on réclame pour vous depuis vingt-cinq ans. L'expérience et les faits vous disent assez que le Gouvernement *ne peut* ou *ne veut* pas s'occuper de votre sort quand il est question de l'améliorer. — De vous seuls il dépend de sortir, si vous le voulez fermement, du dédale de misères, de douleurs et d'abaissement où vous languissez.

Voulez-vous assurer à vos enfants le bénéfice d'une

bonne éducation industrielle, et à vous-mêmes la certitude du repos dans votre vieillesse ? — Vous le pouvez.

Votre action, à vous, ce n'est pas la révolte à main armée, l'émeute sur la place publique, l'incendie ni le pillage. — Non ; car la destruction, au lieu de remédier à vos maux, ne ferait que les empirer. Les émeutes de Lyon et de Paris sont venues l'attester. — Votre action, à vous, vous n'en avez qu'une, légale, légitime avouable devant Dieu et les hommes :

C'est l'UNION UNIVERSELLE DES OUVRIERS ET DES OUVRIÈRES.

Ouvriers, votre condition dans la société actuelle est misérable, douloureuse : — En bonne santé, vous n'avez pas *droit au travail* ; — Malades, infirmes, blessés, vieux, vous n'avez pas même *droit à l'hôpital* ; — Pauvres, manquant de tout, vous n'avez pas *droit à l'aumône*, car la mendicité est défendue par la loi. — Cette situation précaire vous plonge dans l'état sauvage où l'homme, habitant des forêts, est obligé chaque matin de songer au moyen de se procurer la nourriture de la journée. — Une semblable existence est un véritable supplice. Le sort de l'animal qui rumine dans l'étable est mille fois préférable au vôtre ; il est sûr, lui, de *manger le lendemain* ; son maître lui garde dans la grange, de

la paille et du foin pour l'hiver. Le sort de l'abeille, dans son trou d'arbre, est mille fois préférable au vôtre. Le sort de la fourmi, qui travaille en été pour vivre tranquille en hiver, est mille fois préférable au vôtre. — Ouvriers, vous êtes malheureux, oui, sans doute ; mais, d'où vient la principale cause de vos maux ?... Si une abeille et une fourmi, au lieu de travailler de concert avec les autres abeilles et fourmis à approvisionner la demeure commune pour l'hiver, s'avisait de se séparer et de vouloir travailler seules, elles aussi mourraient de froid et de faim dans leur coin solitaire. Pourquoi donc restez-vous dans l'isolement ?... — Isolés, vous êtes faibles et tombez accablés sous le poids des misères

de toutes sortes ! — Eh bien ! sortez de votre

isolement : unissez-vous ! — *L'union fait la force.*

Vous avez pour vous le nombre, et le nombre, c'est beaucoup.

Je viens vous proposer une *union générale* entre les ouvriers et ouvrières, sans distinction de métiers, habitant le même royaume ; union qui aurait pour but de CONSTITUER LA CLASSE OUVRIÈRE et d'élever plusieurs établissements (Palais de l'UNION OUVRIÈRE) ; répartis également dans toute la France. Là, seraient élevés des enfants des deux sexes, de six à dix-huit ans, et on y recevrait les ouvriers infirmes ou blessés et les vieillards^{[\[10\]](#)}.

Écoutez parler les chiffres, et vous aurez une idée de ce qu'on peut faire avec l'UNION.

Il y a en France environ 5 millions d'ouvriers et 2 millions d'ouvrières^[11]. Que ces 7 millions d'ouvriers s'unissent par la pensée et l'action en vue d'une grande œuvre commune, au profit de *tous* et de *toutes* : que chacun donne pour cela 2 fr. par an, et au bout d'une année L'UNION OUVRIÈRE possédera la somme énorme de *quatorze millions*.

Vous allez me dire : — Mais comment nous *unir* pour cette grande œuvre ?... Par position et rivalité de métiers nous sommes tous dispersés, souvent même ennemis et en guerre les uns contre les

autres. — Puis 2 fr. de cotisation par an, c'est beaucoup pour de pauvres journaliers !

À ces deux objections je répondrai : — Que *s'unir* pour la réalisation d'une grande œuvre, ce n'est pas *s'associer*. Les soldats et marins qui, par une retenue sur leur solde, contribuent, chacun pour une part égale, dans le fonds commun qui sert à entretenir 3 000 soldats où marins à l'Hôtel des Invalides, ne sont pas, pour cela, *associés* entre eux. Ils n'ont besoin, ni de se connaître, ni de sympathiser d'opinions, de goûts et de caractères. Il leur suffit de savoir que tous les militaires ; d'un bout de la France à l'autre, versent la même cotisation : ce qui assure

aux blessés, aux infirmes et aux vieillards, leur entrée *de droit* à l'Hôtel des Invalides.

Quant à la somme ; je le demande, quel est celui des ouvriers, même parmi *les plus pauvres*, qui ne pourra pas, en économisant un peu, trouver, dans le cours d'une année, 2 fr. de cotisation, afin de s'assurer une retraite pour ses vieux jours^[12] ? — Eh quoi ! vos voisins, les malheureux Irlandais, *le peuple le plus pauvre de toute la terre*, le peuple qui ne mange *que des pommes de terre*, et n'en mange *que de deux jours l'un*^[13] !... un tel peuple (il ne compte que sept millions d'âmes) aurait trouvé les moyens de faire à peu près *deux millions de rentes* à un seul homme (O'Connell)^[14], son défenseur, il est

vrai, mais enfin à *un seul homme*, et cela pendant
douze ans ! — Et vous, peuple Français, *le plus riche*
de toute la terre, vous ne trouveriez pas les moyens
de bâtir des palais vastes, salubres, commodes, pour
recevoir vos enfants, vos blessés et vos vieillards ?
— Oh ! ce serait une véritable honte, une honte
éternelle qui accuserait votre égoïsme, votre
insouciance et votre inintelligence ! Oui, oui, si les
ouvriers irlandais allant nu-pieds et le *ventre creux*,
ont donné, *pendant douze ans, deux millions*
d'honoraires à leur défenseur O'Connell, vous
pouvez bien vous, ouvriers Français, donner
quatorze millions par an pour loger et pourrir vos
braves vétérans du travail et élever les *novices*.

Deux francs par an !... Quel est celui d'entre vous qui ne paie pas, pour ses *petites associations particulières* de compagnonnage, de secours mutuels et autres, ou enfin pour ses *petits défauts d'habitude*, comme tabac, café, eau-de-vie, etc., dix et vingt fois cette somme ? Deux francs pour chacun, c'est peu de chose à trouver^[15], et chacun, en donnant ce *peu de chose*, produit un total de *quatorze millions* !... Voyez quelle richesse vous possédez, seulement *par votre nombre* ! Mais, pour jouir de cette richesse, il faut que le nombre se réunisse, forme *un tout, une unité*.

Ouvriers, mettez donc de côté toutes vos petites rivalités de métiers et formez, en dehors de vos

associations particulières, une UNION compacte,
solide, indissoluble. Que demain, que tout de suite
s'élève spontanément de tous les cours une même
et unique pensée : — L'UNION ! Que ce cri *d'union*
retentisse par toute la France, et dans un an, si vous
le voulez fermement, L'UNION OUVRIÈRE SERA
CONSTITUÉE, et dans deux ans vous aurez en caisse,
à vous, *bien à vous*, quatorze millions, pour vous
bâtir un palais, digne du grand peuple des
travailleurs.

Sur la façade, au-dessous du fronton, vous inscrirez
en lettres de bronze :

PALAIS DE L'UNION OUVRIÈRE,

construit et entretenu au moyen d'une cotisation
annuelle de 2 fr. donnée par les ouvriers et
ouvrières pour honorer le travail comme il mérite de
l'être, et récompenser les travailleurs, eux *qui*
nourrissent la nation, l'enrichissent et constituent sa
véritable puissance.

HONNEUR AU TRAVAIL !

respect et gratitude aux braves vétérans du travail !

Oui, c'est à vous, champions du travail, qu'il
appartient d'élever les premiers la voix pour honorer
la seule chose vraiment honorable, le Travail. —

C'est à vous, producteurs, méprisés jusqu'ici par
ceux qui vous exploitent, qu'il appartient d'élever les
premiers un PALAIS pour retraite à vos vieux

travailleurs. — C'est à vous, ouvriers qui construisez les palais des rois, les palais des riches, les temples de Dieu, les maisons et asiles où s'abrite l'humanité, qu'il appartient de construire enfin un asile où vous puissiez mourir en paix, vous qui n'avez eu encore ou reposer vos têtes que l'hôpital, *quand il y a place*. — À l'œuvre donc ! à l'œuvre ! !

Ouvriers, réfléchissez bien à l'effort que je viens tenter auprès de vous afin de vous arracher à la misère. Oh ! si vous ne répondiez pas à cet APPEL D'UNION, si, par égoïsme ou par insouciance, vous refusiez de vous UNIR..., que pourrait-on faire désormais pour vous sauver ?

Frères, une pensée désolante vient frapper au cœur tous ceux qui écrivent pour le peuple, c'est que ce pauvre peuple est tellement abandonné, tellement surchargé de travail dès le bas âge, que les trois quarts ne savent pas lire et l'autre quart *n'a pas le temps de lire*. — Or, faire un livre pour le peuple, c'est jeter une goutte d'eau dans la mer. C'est pourquoi j'ai compris que si je me bornais à mettre mon projet D'UNION UNIVERSELLE sur le papier, tout magnifique qu'il est, ce projet serait lettre morte, comme il a été de tant d'autres plans déjà proposés. J'ai compris que, mon livre publié, j'avais une autre œuvre à accomplir, c'est d'aller moi-même, mon projet d'union à la main, de ville en

ville, d'un bout de la France à l'autre, parler aux
ouvriers *qui ne savent pas lire et à ceux qui n'ont pas
le temps de lire.* — Je me suis dit que le moment est
venu d'agir ; et pour celui qui aime réellement les
ouvriers, qui veut se dévouer corps et âme à leur
cause, il y a une belle mission à remplir. Il faut qu'il
suive l'exemple donné par les premiers apôtres du
Christ. — Ces hommes, bravant la persécution et les
fatigues, prenaient une besace et un bâton, et s'en
allaient de pays en pays prêchant la LOI NOUVELLE :
la fraternité en Dieu, l'union en Dieu. — Eh bien !
pourquoi, moi femme qui me sens foi et force
n'irais-je pas, de même que les apôtres, de ville en
ville, annonçant aux ouvriers la BONNE NOUVELLE

et leur prêchant la *fraternité en l'humanité, l'union en l'humanité*.

À la tribune des Chambres, dans la chaire chrétienne, dans les assemblées du monde, sur les théâtres, et surtout dans les tribunaux, on a parlé souvent *des ouvriers* ; mais personne encore n'a essayé de parler *aux ouvriers*. — C'est un moyen qu'il faut tenter. Dieu me dit qu'il réussira. — C'est pourquoi j'ouvre avec confiance cette nouvelle voie.

— Oui, j'irai les trouver dans leurs ateliers, dans leurs mansardes et jusque dans leurs cabarets, s'il le faut, et là, en face de leur misère, je les attendrirai sur leur propre sort, et les forcerai, *malgré eux*, à

sortir de cette effroyable misère qui les dégrade et
les tue.

Ce dossier a été préparé par Abdesselam Bougedrawi

« Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite. »

Les personnages de ce récit sont une création de Abdesselam Bougedrawi.

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de l'auteur.

© Couverture et illustrations du livre : Abdesselam Bougedrawi.

© Abdesselam BOUGEDRAWI 2025, ECRiTAU mag